

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

ON S'ABONNE
Au bureau, place du Marché-
Noir, et chez MM. DUBOSSE,
JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires à Saumur.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ABONNEMENTS.
Saumur. par la poste.
Un an. . . 18f. » 24f. «
Six mois. . 10 » 13 «
Trois mois. 5 25 7 50

— A PARIS, Office de Publicité Départementale (ISIDORE FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence des Feuilles Politiques, *Corresp. générale* (HAVAS), 5, rue J.-J. Rousseau

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, — acceptés, — ou continués, — sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — Les annonces devront être remises au bureau du journal, la veille de sa publication.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Une correspondance particulière de Berlin, en date du 28 avril, accuse, de la part du gouvernement prussien, d'assez sérieuses craintes, en ce qui touche la situation de l'Allemagne, depuis la clôture des conférences; nous signalerons surtout les observations suivantes :

« Depuis qu'a échoué la dernière tentative de conciliation, essayée dans la séance de la conférence d'hier, on se préoccupe beaucoup de la gravité de la situation, d'autant plus que, si l'Autriche reste fidèle à ses engagements, envers les Puissances occidentales, la Prusse sera nécessairement forcée de prendre un parti définitif.

« Nous recevons l'assurance positive que la convention militaire, entre l'Autriche et les Puissances occidentales, a été ratifiée, avant hier : par suite, on a des motifs certains pour croire que l'Autriche va prendre part à la guerre.

« L'ambassadeur d'Angleterre a notifié officiellement à notre gouvernement la reprise du blocus des ports russes de la Baltique.

« Le gouvernement prussien fait acheter, dans ce moment, un nombre considérable de chevaux; comme ces achats peuvent difficilement se faire en Prusse, ils devront être opérés surtout dans le Mecklembourg et le Holstein. »

La même correspondance ajoute : Il est certain que la clôture de la session des chambres prussiennes aura lieu la semaine prochaine. Avec cette session expire le mandat des députés et l'on devra recourir aux élections générales. — Havas.

Vienne, lundi matin. — « Le général autrichien Schmerling a reçu, hier, par le télégraphe, l'ordre de se rendre directement à Paris et de féliciter, au nom de l'empereur d'Autriche, l'empereur Napoléon de ce qu'il a providentiellement échappé à un odieux attentat. — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

On lit dans le *Moniteur* :
Les dépêches télégraphiques venues de Crimée en date du 28 disent que les assiégeants avaient momentanément suspendu leur feu, afin de ne pas épuiser leurs munitions, en attendant les renforts qui sont au moment d'arriver.

On lit dans le *Morning-Herald*, du 28 :
« Nous apprenons de Sébastopol, en date du 25, que le bombardement continuait, mais que l'assaut avait été différé jusqu'à l'arrivée des renforts. »
Les Français se disposaient à établir pour leur service exclusif un fil télégraphique à part entre Varna et Bucharest.

Marseille, mardi 1^{er} mai. — « Le *Caire*, en retard de deux jours, est arrivé la nuit dernière avec des nouvelles de la Crimée, du 17 avril, et de Constantinople du 19.

« Les journaux de Constantinople font connaître que le bombardement, commencé le 9, a eu pour but immédiat d'établir la quatrième parallèle déjà élevée sous le feu de l'ennemi, puis de prendre la ville pièce à pièce, comme s'il s'agissait d'un camp retranché et non d'une ville régulièrement investie.

« Des positions ont été conquises définitivement et occupées par les armées alliées, dans le cimetière et sous les ouvrages avancés de la tour Malakoff.

« Dans la sortie des Russes qui a eu lieu le 15 avril, et pendant laquelle les assiégés ont engagé environ dix mille hommes, pour reprendre les embuscades, les pertes essayées par les troupes françaises se sont élevées à 250 hommes mis hors de combat; mais les Russes, repoussés à la suite d'une lutte acharnée, ont éprouvé des pertes s'élevant à plus du triple.

« L'amiral Bruat a rappelé en Crimée les derniers bâtiments restés à Constantinople. Il aurait promis, disent les journaux turcs, de forcer l'estacade du port de Sébastopol, lorsqu'on arrivera au moment décisif de l'attaque.

« Le général Bizot est mort le 15, des suites de sa blessure. Ses obsèques ont eu lieu avec une pompe toute militaire.

« Omar-Pacha s'est avancé avec trente mille hommes vers la Tchernaja. Une division anglaise appuie les troupes ottomanes.

« M. le général Forey, ramené en France par le *Caire*, pour prendre le commandement supérieur de la division d'Oran, est en ce moment à Marseille. — Havas.

EXTERIEUR.

PRUSSE. — « Il est remarquable que l'émigration de Prusse recommence, avec le printemps, sur une

immense échelle, et que les mesures que le gouvernement a prises récemment pour rendre l'émigration plus difficile, ne produisent nullement le résultat qu'on en attendait. Par suite, le ministère a invité toutes les autorités locales à s'enquérir avec soin des causes de ce phénomène et à proposer les moyens d'y remédier.

ESPAGNE. — Madrid, samedi 27 avril. — « Dans la séance d'aujourd'hui les Cortès ont définitivement approuvé le projet de loi relatif à la vente des biens ecclésiastiques. Demain cette loi sera présentée à la sanction royale. — Havas.

— Madrid, 30 avril. — « Il restait quelques doutes, hier, sur le consentement de la Reine à sanctionner le projet de loi relatif à la vente des biens du clergé.

« Le ministre des finances est allé aujourd'hui à Aranjuez, et l'on assure que la Reine accordera sa sanction, sans résistance.

« Le bruit a couru toutefois que le nonce du Saint-Siège aurait protesté contre la promulgation de la loi. — Havas.

AUTRICHE. — Vienne, lundi soir 30 avril. — On attend le manifeste impérial qui doit ordonner la levée de 80,000 hommes, dont il a été parlé. Déjà une ordonnance a été publiée qui rappelle sous les drapeaux les soldats en congé. — Havas.

ANGLETERRE. — Dans la séance de la Chambre des Lords du 30 avril, le Comte d'Allenborough a appelé l'attention du ministre de la guerre sur une note publiée dans les journaux. Une lettre datée de Gènes, 22 avril, disait, relativement au départ des troupes sardes pour l'Orient, que le Commissaire général en Crimée avait déclaré ne pouvoir leur fournir de provisions. S'il n'y a pas de convention militaire secrète entre l'Angleterre et le gouvernement sarde, il me semble que nous ne sommes pas obligés à fournir des vivres aux troupes de ce gouvernement. Si notre commissariat devait pourvoir aux besoins des soldats piémontais et des soldats turcs, il lui faudrait 70,000 rations par jour. Le noble ministre de la guerre peut-il nous donner à ce sujet quelques renseignements?

Lord Paumure a appris avec quelque surprise que les approvisionnements des troupes sardes n'avaient pas été envoyés en Crimée en même temps que ces troupes. En premier lieu il était entendu qu'avant le départ de ses troupes, le gouvernement

FEUILLETON

LE CAPITAINE OSORIO.

La guerre faite à l'Espagne par Napoléon, malgré des victoires éclatantes, dont la moins importante eût suffi dans le Nord à assurer définitivement la conquête du pays, ne fut, comme on sait, qu'une suite de désastres et; — de Pavis de l'Empereur lui-même, — la cause première des malheurs de la France.

En effet, lorsque l'aventurier qui était parvenu à dominer l'Espagne, tombée au dernier degré d'humiliation, — lorsque Manoel Godoy, comme un homme suscité par Dieu même pour précipiter la régénération sociale de la Péninsule, tenait son sort entre ses mains, cette si riche et si merveilleuse contrée était encore aussi étrangère au reste de l'Europe par son sol que par ses mœurs.

Louis XIV, en y envoyant régner son petit-fils, avait eu la pensée féconde de convertir l'Espagne à la civilisation moderne; mais Philippe V et ses successeurs s'étaient trouvés forcément absorbés par tout ce qui les environnait. L'inquisition, cette puissance énorme l'étreignait de ses mille bras, et il fallait une secousse cyclopéenne pour l'en délivrer.

Le peuple espagnol, sauvage et énergique, mélange de férocité africaine et d'exaltation chevaleresque, ardent

et terrible dans ses haines et ses amours, sobre et nonchalant, vivant des rayons du soleil et de la fumée du cigarito; heureux de voir les places publiques encombrées de ces mendiants déguenillés dont l'Espagne a le pittoresque privilège; passionné des combats de taureaux ensenglantant l'arène, des bandits régnant sans partage dans les noires *sierras*, et des hardis contrebandiers exploitant à ciel ouvert les frontières de ses nombreuses provinces; bercé par les sons langoureux de la guitare nationale et s'endormant dans la molle ivresse d'amours sans trêve; — le peuple espagnol était le seul de l'Europe qui, fier de sa patrie, plein de confiance en lui-même et de haine pour l'étranger, eût conservé des mœurs originales et une puissante individualité.

Donc la guerre d'Espagne était interminable, et malgré que ses armées eussent été balayées au premier souffle de Napoléon, le peuple était resté partout en armes et la perpétuait contre ses généraux avec ce suprême espoir que donne la patience; et la guerre au couteau, la guerre de meurtres, — la *guerilla*, — eut raison des manœuvres habiles et des colonnes innombrables; la haine vint à bout du génie.

En 1811, deux mois environ après la prise de Tarragone, qui eut lieu le 28 juin, à la suite d'une défense héroïque de cinquante-quatre jours, une petite caravane de muletiers catalans s'était arrêtée à la Fosca, *posada* isolée sur un chemin de traverse situé à droite de la route qui conduit de Tarragone, alors au pouvoir des

Français, à la Figuereta, petite ville relevant de l'ancienne viguerie de Barcelone.

Placée sur la lisière d'un bois touffu et au pied d'une montagne, cette hôtellerie n'avait jamais joui d'une excellente réputation et servait de rendez-vous aux nombreux contrebandiers qui exploitaient la contrée, et aussi, il faut le dire, aux bandits qui battaient la campagne jusqu'aux rives de l'Elbe.

Depuis la guerre, les bandits avaient servi d'auxiliaires puissants aux guérillas et aux villes révoltées; mais ils n'en avaient point pour cela renoncé tout-à-fait à leurs habitudes. — Ils venaient encore boire de temps en temps les vins épais du brave Pedro Gomez, l'hôtelier de la Fosca qui, depuis la reddition de Tarragone, était rentré lui-même dans ses foyers, son escopette encore chargée, après avoir combattu comme un lion sous les ordres du capitaine Osorio, son frère de lait, défendant pied à pied, maison à maison, la ville assiégée.

C'était le soir, la nuit commençait à tomber et les muletiers chuchottaient entre eux: les fenêtres de la grande salle du rez-de-chaussée, laissées ouvertes, leur permettaient de surveiller leurs marchandises posées à terre, pendant que les bêtes mangeaient une paille maigre et rare. Les événements dont la Péninsule était le théâtre depuis quatre ans avaient de quoi les préoccuper et ils n'épargnaient pas les malédictions aux Français qui étaient venus mettre la perturbation dans leurs honnêtes trafics.

piémontais expédierait des rations pour un mois. Il n'y a pas de seconde convention avec le gouvernement sarde, mais le Commissaire général Filder a reçu l'ordre d'approvisionner ces troupes au prix ordinaire et il est probable qu'il les approvisionnera. — Havas.

REVUE DE L'OUEST.

DÉPARTEMENT DE MAINE-ET-LOIRE.

ÉTALONS APPROUVÉS POUR LA MONTE DE 1855.

Hercule, né en 1846, taille 1 m. 58, gris clair, anglais, appartenant à M. de Laleu, de Cizay (Saurmur).

Quinola, né en 1841, taille 1 m. 55, alezan foncé, pur-sang, à M. de Laleu, de Cizay.

Vaillant, né en 1846, taille 1 m. 60, gris, anglais, à M. de Laleu de Cizay.

Albion, né en 1846, taille 1 m. 60, bai, pur-sang, à M. de Maillé, au château de Jalesne (Saurmur).

Karchane, né en 1846, taille 1 m. 52, gris, 1/2 sang, à M. de la Devansaye, de Marans (Segré).

Ismaël, né en 1848, taille 1 m. 58, alezan-bai, pur-sang, à M. d'Andigné de Mayneuf, du Lion-d'Angers (Angers).

Langevin, né en 1849, taille 1 m. 54, bai, 1/2 sang, à M. Boutou-l'Evêque, des Ponts-de-Cé (Angers).

Géométricien, né en 1850, taille 1 m. 62, pur-sang, à M. Lavech, de Jarzé (Baugé).

Nous empruntons l'anecdote suivante au *Sicéle*, auquel du reste nous en laissons toute la responsabilité. Ne connaissant pas d'autre rivière portant le nom d'Oudon que celle qui arrose une partie de notre département, nous en concluons que ce fait intéresse notre pays :

« Il y a bien des campagnards en France pour lesquels l'usage de placer leur argent n'existe pas encore, parce que, déliants par nature, ils ne s'en rapportent à qui que ce soit pour garder leurs chères économies. Sitôt donc que l'un d'eux a quelques écus vaillants, il s'entoure de tout le mystère possible de peur d'être volé, puis il les enfouit dans une cachette connue de lui seul, et lorsqu'ayant amassé de la sorte une somme un peu importante, il se trouve quelque lopin de terre à acheter, notre homme s'empresse d'en faire l'acquisition ; c'est là ce qui a amené le prix exorbitant des biens fonds dans les campagnes. Mais, outre que l'argent enfoui de cette façon ne rapporte rien, il arrive quelquefois qu'il se trouve perdu par suite de mort subite du possesseur.

« Guillaume S..., propriétaire d'une belle métairie sur les bords de l'Oudon, avait l'habitude de thésaurier de la sorte, et, comme depuis longtemps il ne s'était présenté aucune acquisition à faire aux environs, il amassait sans cesse, entassant chaque année le produit de ses ventes de grains, de bestiaux, etc. ; aussi quand on lui parlait du *magot* qui devait s'arrondir dans quelque coin, le campagnard répondait en souriant d'un air madré : « Mais oui, ça commence ; qu'il se présente quelque bonne acquisition à faire, et l'on verra quel prix Guillaume y mettra. »

« Le 8 avril, jour de Pâques, vers une heure de

l'après-midi, Guillaume, après avoir dîné en compagnie de sa femme, de son fils et de sa bru, se sentit pris tout-à-coup par un malaise étrange qui l'empêcha de se lever de table. Les assistants, croyant qu'il s'évanouissait, s'empressèrent à lui donner tous les soins nécessaires pour le faire revenir. Leurs efforts étant inutiles, ils envoient chercher un médecin. A son arrivée, le docteur examina le malade et déclara qu'il était mort.

« Une fois le premier moment de terreur passé, on songea avec effroi que Guillaume seul connaissait l'endroit où était placé son argent. Un instant on espéra trouver dans ses papiers l'indication du précieux dépôt ; mais on eut beau fouiller dans ses poches et dans son portefeuille, on ne trouva rien. Le laboureur était mort en emportant son secret. Depuis lors, la veuve du paysan fut tellement préoccupée par la perte de ce trésor, qu'elle semblait avoir perdu la raison. Excitée par une sorte de frénésie fébrile, elle se mit tout-à-coup à piocher elle-même le sol des caves, de la grange et du jardin pour trouver la précieuse cachette ; mais toutes ces fouilles n'aboutirent à rien.

« Cependant son fils, inquiet de l'état dans lequel se trouvait sa mère, voulut tenter de la consoler en lui faisant observer que, malgré cette perte, elle possédait encore une très-belle aisance, et que d'ailleurs on retrouverait sans doute, au moment où l'on y penserait le moins ce que l'on se donnait tant de peine à chercher. Rien ne put triompher de la monomanie de la pauvre femme, qui n'entendait pas ce qu'on lui disait et continua à piocher le sol de sa maison pendant tout le jour et la plus grande partie des nuits.

« Vendredi matin, le fils de Guillaume, étant venu comme à l'ordinaire voir comment sa mère se trouvait ce jour-là, entra dans sa chambre, ne l'y trouva pas et s'aperçut qu'elle ne s'était pas couchée, car son lit n'était pas défait. Pensant qu'elle était encore à fouiller dans quelque coin du logis, il se mit à la chercher, et, après avoir parcouru toute la maison, il finit par trouver son cadavre accroché derrière la porte de l'écurie. La malheureuse femme s'était pendue. »

FAITS DIVERS.

Nous avons annoncé le retour en France de M. de Dampierre, capitaine au corps de spahis, fils du général de division comte de Dampierre, qui habite la commune de Hauc (arrondissement de Sainte-Menehould). Nous apprenons que cet officier, après une visite de deux ou trois heures à son père, est parti pour Paris, voulant retourner immédiatement en Crimée, pour y reprendre son service d'officier d'ordonnance près du général Bosquet, commandant en chef l'un des corps de notre armée. Nous savons aujourd'hui, qu'après être resté trois jours à Paris, afin d'y régulariser sa position, M. le capitaine de Dampierre, est en effet parti pour Marseille, d'où il a dû s'embarquer, le 23 au matin, pour se rendre à son poste. — Havas.

— Les journaux piémontais donnent les détails suivants sur le sinistre du *Craesus* annoncé récemment.

« Le capitaine du *Craesus*, lorsqu'il s'est aperçu qu'il ne serait pas possible de se rendre maître du

feu à bord, a rompu ses communications avec le *Pedestrian* et il n'a plus eu qu'une pensée, celle de gouverner dans la direction de la Corse avec le plus de célérité possible. C'est ainsi qu'il a gagné promptement le promontoire de Portofino, dans le voisinage du petit village San Prultoso. Le capitaine a résolu de jeter le navire sur les écueils afin de faire eau et de sauver au moins une partie de la cargaison ; il a prévenu les hommes de se tenir prêts à soutenir le choc et d'attendre que l'on eût touché terre pour se lancer. Mais avant d'arriver aux écueils le bâtiment a rencontré un banc de sable dans lequel il s'est arrêté. C'est alors que l'équipage et les troupes, descendus du bord, se sont dirigés vers la terre, les uns à la nage, et les autres en profitant des embarcations du navire. On suppose qu'à ce moment quelques soldats qui ne savaient pas bien nager se sont noyés. Les officiers et hommes d'équipage sont restés les derniers à bord. La cause de l'incendie paraît être celle-ci : lorsque la pluie tombe sur une masse de charbon de terre, il se forme sur ce charbon une espèce d'oxide phosphorique très-facile à s'enflammer lorsque le mouvement du bateau à vapeur donne lieu à une certaine friction et au contact entre les masses de charbon. Ce funeste accident ne peut être attribué à d'autres causes.

Les bateliers de la plage où s'est échoué le *Craesus* n'ont pas montré de zèle pour le sauvetage. Mais deux femmes, deux pauvres sœurs, se sont jetées dans une barque et, à force de rames, elles se sont dirigées vers le *Craesus*, pour recueillir les naufragés ; à peine étaient-elles arrivées sous les flancs du *Craesus* en feu que de trop nombreux soldats se sont précipités dans leur barque qui a disparu sous les vagues et l'on n'a plus revu ces deux femmes admirables qui ont péri, victimes de leur dévouement. Maria et Caterina Avigno, voilà les noms désormais impérissables des deux sœurs. On voyait, quelque temps après, le corps de la première flotter entre les écueils : elle laisse huit jeunes orphelins. La deuxième a été retirée de l'eau dans un tel état que l'on espère peu la sauver. — Havas.

— L'assassin Pianori demeurait rue Notre-Dame-de-Grâce, n° 3, près le monument expiatoire de la rue d'Anjou-Saint-Honoré ; antérieurement, il demeurait à Montmartre, boulevard Pigale. — Havas.

— Nous lisons dans le *Sémaphore* du 30 : « Sur un ordre arrivé de Paris, les effets de voyage appartenant à S. M. l'Empereur, qui avaient été embarqués sur des vapeurs des *Messageries impériales*, en ont été retirés dans la journée de samedi. »

— Une circulaire ministérielle, qui vient d'être envoyée à MM. les recteurs d'Académie, donne un nouveau témoignage de la sollicitude de l'Empereur pour augmenter le bien-être des classes laborieuses. Sa Majesté a pensé que l'enseignement pratique des notions agricoles et de l'horticulture était le complément nécessaire de l'instruction donnée dans les écoles primaires. Toutefois, elle n'a pas voulu que des mesures générales fussent prescrites avant qu'on eût constaté, par des expériences partielles, les résultats qu'il était possible d'attendre d'un enseignement de cette nature. L'Empereur n'a pas voulu davantage que le budget de l'Etat supportât les frais des premières tentatives, et, en 1852, il a daigné allouer sur sa cassette particulière les

L'hôtelier Gomez était absent pour le moment, et comme les braves Catalans le savaient à Tarragone, ils avaient retardé leur départ jusqu'à son retour, avec l'espérance d'en recueillir des nouvelles fraîches à raconter aux amis de la montagne.

Tout-à-coup une détonation se fit entendre au loin : Les muletiers se regardèrent avec inquiétude, et pendant que deux d'entre eux allèrent mettre en sûreté quelques-uns des ballots confondus avec ceux qui gisaient au dehors, les autres entonnèrent une ronde criarde, en s'accompagnant d'une mauvaise guitare raclée par le plus jeune de la troupe. Après quoi, prêtant l'oreille et n'entendant plus rien qui parût les obliger à affecter l'insouciance, ils reprirent leurs conversations.

— Maudits Français, ce sont eux sans doute qui battent les environs et s'envoient des signaux !

— Enfants, dit le chef de la caravane, vieillard de soixante-dix ans, solide comme un chêne, sec et jaune comme un parchemin, ce que nous avons entendu tout-à-l'heure n'était pas un signal, mais bien un feu de peloton ; les rochers et les précipices ont dénaturé le bruit, voilà tout.

— Alors, si c'est un feu de peloton, cela ne peut guère nous présager rien de bon. Ils vont venir par ici peut-être et nous ferons bien de décamper au plus vite.

— Gardons-nous en bien, il ne faut pas marcher la nuit par les temps où nous vivons ; il y a trop de chances de mort pour ceux qui s'y risquent. N'y a-t-il pas par-

tout des postes d'observations, jusqu'aux bords de l'Ebre, et d'ailleurs si le feu de peloton que nous avons entendu tout-à-l'heure vient des Français éparpillés dans les environs, savons-nous de quel côté ils sont ? — En plein jour, notre commerce ne court pas de grands dangers, tandis que la nuit nos ennemis ne se feraient pas scrupule de piller nos marchandises et de nous fusiller ensuite sous prétexte de trahison.

Chacun se rendit aux justes observations du doyen, et l'on se préparait à rentrer les marchandises lorsqu'une voix bien connue frédonna à cent pas de distance : « Vive l'Espagne ! Vive l'Espagne ! Vive l'Espagne ! »

— C'est Gomez, dirent-ils tous avec satisfaction.

Au même instant un jeune homme, court, noir, et d'un teint richement coloré, parut au détour d'un sentier débouchant sur la route, et du plus loin qu'il aperçut les *arieros* leur fit signe de rentrer dans la maison.

— J'ai manqué de tomber dans une embuscade de Français, leur dit-il ; je ne sais qui ou quoi ils guettent dans ces parages, mais il se pourrait que ce fussent vous, les amis.

— As-tu entendu comme nous une forte détonation d'armes à feu ? lui demanda-t-on.

— Certes, et de près encore ! C'est un peloton de vingt hommes commandés par un sergent ; ils viennent de Tarragone. Ils avaient pris pour guide Juan Pedrosa qui avait été fait prisonnier pendant le siège et qui les

conduisait je ne sais où. Il paraîtrait que le pauvre garçon les menait mal à leur sens, car ils l'ont fusillé. J'ai vu cela du haut d'un roc, et j'ai pris bien vite le sentier de traverse, peu soucieux de me rencontrer avec eux. — Maintenant qu'ils ont pris goût au sang catalan, il leur en coûte si peu d'en répandre !

— Ils sont vingt, dis-tu, Gomez ? demanda un jeune homme.

— Vingt et leur sergent qui en vaut quinze à lui tout seul ; je l'ai vu à l'œuvre pendant le siège et je vous assure que c'est un rude lion !

— Ils sont donc sans guide, à présent ?

— Oh ! ils trouveront bien leur chemin, c'est facile, ils n'ont qu'à aller devant eux.

— Nous sommes douze ici, reprit le jeune homme, bien armés, connaissant bien la montagne ; si nous allions les attendre au ravin de la Gruta ? Cent hommes pourraient y écraser une armée, vous le savez.

Cette proposition fut accueillie de diverses manières : les plus jeunes brûlaient de venger leurs frères de Tarragone et autres villes soumises, et l'idée de massacrer sans exception une vingtaine de ces hommes qu'ils considéraient comme les tyrans de leur patrie leur souriait particulièrement. Mais les plus âgés qui tous avaient eu déjà l'occasion de se heurter à la *furia française* et que quatre années d'hostilités avaient fatigués, ne goûtaient que médiocrement le projet du jeune ariero.

— C'est absurde, dit gravement le chef de la troupe.

fonds nécessaires pour encourager quelques instituteurs à donner des leçons pratiques d'agriculture.

Les essais accomplis en exécution des ordres de Sa Majesté ont eu lieu dans différentes écoles, sur des points de l'Empire très-divers, et ont pleinement réussi. Des faits nombreux sont rapportés dans le document officiel que nous analysons, et mettent dans tout son jour la haute sagesse de cette pensée féconde. Il serait donc d'un intérêt puissant d'étendre à tout le territoire les saines notions d'agriculture, de propager et de faire connaître partout les bonnes méthodes, en un mot, de combiner cet enseignement nouveau avec celui des autres objets d'étude; l'attention de MM. les recteurs devra se porter sur toutes les circonstances matérielles qui, en égard aux écoles normales primaires de chaque Académie, rendraient plus ou moins facile l'organisation projetée.

On comprend sans peine les avantages immenses de ce système général qui, partant de la pépinière de nos élèves-maîtres, irait porter ses fruits jusque dans le plus petit hameau. Par là aussi, tout en rentrant de plus en plus dans la sphère qui leur est assignée, les instituteurs s'entoureront davantage encore, aux yeux des habitants des campagnes, d'une considération méritée, et ajouteront de nouveaux titres à ceux qui leur ont déjà acquis l'estime et la reconnaissance du pays. (Constitutionnel.)

CHRONIQUE LOCALE.

La journée de mardi, 1^{er} mai, consacrée tout entière à la religion, laissera dans notre ville de doux et durables souvenirs. Cette fête, qui se rattache à un passé dont Saumur a toujours été fidèle à juste titre, sera dans l'avenir un témoignage irréprochable de sa foi et de sa dévotion envers la Mère de Dieu.

Personne n'ignore que la dévotion à Notre-Dame-Ardilliers est presque aussi vieille que notre cité. Ce n'était pas seulement les habitants de Saumur qui venaient rendre leurs hommages à Marie, dans ce sanctuaire vénéré, mais des villes entières, des princes, des rois y déposèrent aussi leurs offrandes : tout, dans ce précieux monument, atteste la foi et l'amour des générations passées. Mais beaucoup de ces dons précieux avaient disparu dans des jours mauvais, et le temps, qui détruit tout, avait lui-même sapé l'édifice; dès avant 1841, il menaçait ruine, et, dans la crainte d'effroyables malheurs, on avait songé à démolir la nef, la chapelle Richelieu et celle d'Abel Servien; on allait mettre la main à l'œuvre, quand heureusement notre architecte, M. Joly-Leterme, dont le savoir incontestable a sauvé tant de monuments antiques, demanda grâce pour le nôtre. L'administration, qui n'avait cédé qu'à regret au projet destructeur, suspendit son arrêt.

Toutefois des travaux d'échafaudage antérieurement exécutés à la chapelle Richelieu en avaient amené la ruine; elle tomba. Mais la foi veille toujours, et rien ne l'ébranle; les saintes filles de Jeanne de la Noue, gardiennes nées de ce lieu vénéré, qui, presque toutes, s'étaient consacrées à Dieu, au pied de ce saint autel, s'y étaient façonnées à la vie de dévouement et de sacrifice, concurrent dès lors le projet de le réédifier; et, sans perdre de temps, se faisant ouvrir toutes les bourses, celle du riche,

celle de l'artisan, celle du pauvre même, elles vinrent bientôt offrir à l'administration municipale, qui accueillit avec bonheur ces démarches si dévouées, une somme suffisante pour élever les murs. D'un autre côté, M. Joly restaurait la nef et consolidait la chapelle Servien. Ces travaux n'étaient pas achevés que déjà la première pierre de la chapelle Richelieu était solennellement posée.

Aujourd'hui, cet édifice est terminé: il reproduit, autant que possible, l'ancienne chapelle de la Vierge. La disposition architecturale, la sculpture d'ornementation rappellent sa fondation: les armes de la ville de Saumur, celles du cardinal Richelieu et ses initiales orrent la voûte et les arcs doubleaux. Une inscription commémorative relate l'époque et les principaux faits de cette reconstruction.

Telle est cette chapelle, sur laquelle M^{gr} l'Evêque d'Angers a bien voulu appeler lui-même les bénédictions du ciel, tel est le sanctuaire qu'il a consacré mardi matin. — Personne ne s'étonnera que la population saumuroise ait fait de ce jour un jour de fête; elle revivait la dans son passé et se perpétuait dans l'avenir; c'était pour elle tout à la fois une manifestation religieuse et patriotique.

Aussi personne n'a fait défaut: toutes les autorités y ont pris part: M. le Sous-Préfet, M. le Maire, MM. les adjoints, des conseillers municipaux, les fonctionnaires publics, l'Ecole tout entière, et à sa tête M. le Général. De l'église Saint-Pierre, lieu de départ de la procession, jusqu'à Notre-Dame, la foule était compacte. Jamais notre ville n'avait été témoin d'une plus belle cérémonie religieuse: des détachements à cheval ouvraient et fermaient la marche, des cavaliers étaient rangés en haie.

Les enfants des écoles marchaient sur deux rangs, et, au milieu, sur des brancards ornés avec un goût exquis, étaient portés les divers présents offerts à Marie.

C'était: Un sceptre et une couronne donnés par Monseigneur;

Un lustre et un cœur, produits d'une souscription;

Un calice, une croix, des chandeliers, un encensoir, offerts par MM***.

Tout s'est passé dans l'ordre et le recueillement le plus parfait; dès que le cortège fut arrivé à Notre-Dame, les présents furent déposés sur l'autel. Puis, après un éloquent discours de M. l'abbé Pergeline, de Nantes, et le chant du *Te Deum*, pour rendre grâce à Dieu qui a sauvé les jours de l'Empereur, Monseigneur a donné la bénédiction du Saint-Sacrement.

Ainsi s'est terminée cette fête. On ne pouvait plus heureusement commencer le mois de Marie. P. GODET.

MÉTÉOROLOGIE.

Des observations météorologiques faites à Saumur, pendant le mois d'avril 1855, font connaître que la plus grande chaleur s'est fait sentir le 19, le thermomètre centigrade ayant atteint 23 degrés 5 dixièmes au-dessus de zéro; le minimum de température a été observé le 1^{er}, le thermomètre étant descendu à 3 degrés 2 dixièmes au-dessus de zéro. La température moyenne du mois est + 12 degrés 489.

Pour vingt que nous tuerions, nous en aurions bien vite deux ou trois cents sur les épaules.

— La nuit?... fit en insistant le jeune homme.

— Assez, garçon, et tiens-toi tranquille. Oublies-tu que nous devons faire arriver sans encombre pour vingt mille duros de soieries indiennes à Saragosse? Que notre cargaison tombe aux mains des Français, et nous tous qui en répondons, nous voilà ruinés du coup.

— Diego a raison, dit Gomez.

— Apportes-tu des nouvelles de Tarragone? lui demanda le vieux Diego, afin de faire diversion.

— Non pas de Tarragone, mais de la Figuereta, d'où j'arrive.

— Oh! conte-nous cela, ami Gomez, firent les muletiers.

— Encore une prouesse de messieurs les Français, mais celle-là, j'espère bien qu'elle ne restera pas impunie, car celui qui en souffre est un homme que toute la province vénère comme un saint: le brave comte Angel, del Celaro, autrement dit le capitaine Osorio.

— Osorio!... firent avec intérêt tous les assistants.

— Lui-même, mon brave frère de lait; celui dont le général Suchet a fait mettre la tête à prix, et que la junte suprême de Séville, gouvernante pour le compte de S. M. Catholique, a nommé colonel, en attendant que notre bien-aimé roi le fasse marquis et chevalier de la Toison, ce qui ne peut manquer.

Donc, Osorio s'était retiré, après la prise de Tarragone,

à Figuereta, blessé grièvement à la tête, chez un brave Catalan, don Pedro Gonzales, qui, quoique logeant déjà lui-même le commandant de la garnison de la ville, a pu parvenir à cacher à tout le monde quel important personnage il avait reçu chez lui. Osorio depuis longtemps devait épouser sa fille, la belle Lola, dont toute la ville raffolait et qui n'a pas sa pareille dans le pays catalan. Mais la nécessité de demeurer claquemuré dans une chambre secrète de la maison du vieux Gonzales a empêché le capitaine de faire assiduellement et régulièrement sa cour à la senorita; de sorte que la coquette fille, se trouvant tous les jours à table avec le jeune et galant officier français, daignait même lui donner le bras à la promenade, s'est mise à l'aimer ni plus ni moins que s'il était bon et fidèle sujet du roi d'Espagne et que ce ne fut pas son métier de tromper femmes et filles honnêtes. Pedro Gonzales a tout ignoré jusqu'à hier au soir. Un prêtre était venu dans sa maison afin de célébrer le mariage d'Osorio et de sa fille, mais quand on se rendit dans sa chambre pour chercher la fiancée, dona Dolorès avait disparu.

— Disparue! firent tous les muletiers avec étonnement.

— Enlevée par l'officier français. Il n'est bruit que de cela dans la Figuereta. La retraite du capitaine Osorio a été découverte par suite du scandale qui s'en est alors suivi et le vieux Gonzales, accusé de l'avoir soustrait à la vengeance des Français, allait être fusillé, lorsque le

Le baromètre a atteint son maximum d'élévation le 24, étant monté à 765 millimètres 8 dixièmes; son plus grand abaissement, qui est 748 millimètres 2 dixièmes, a été observé le 13, et sa hauteur moyenne est 757 millimètres.

L'aspect du ciel, observé trois fois par jour, a été clair 34 fois, nuageux 37 et couvert 19; total 90.

Pendant le mois, il y a eu 7 jours de beau temps et 7 de très-beau temps; il y a eu 8 jours de pluie qui n'ont donné que 9 millimètres 8 dixièmes d'eau ou 9 litres 8 décilitres par chaque mètre carré de la surface du sol.

Le vent, observé deux fois par jour, a été nord 12 fois, nord-nord-est 4, nord-est 15, est 9, sud 1, sud-ouest 3, ouest-sud-ouest 2, ouest 7, nord ouest 7; total 62.

Vent moyen 14, vent fort 7, grand vent 4, tonnerre 1.

Les eaux de la Loire marquaient à l'étiage du Pont-Cessart 3 mètres 34 centimètres, le 1^{er} avril; 2 m. 86 c., le 3; 2 m. 48 c., le 6; 2 m. 38 c., le 8; 2 m. 14 c., le 11; 2 m. 32 c., le 15; 2 m. 16 c., le 20; 1 m. 80 c., le 23, et 1 m. 42 c., le 28.

Saumur, le 2 mai 1855.

LOUIS RAIMBAULT, vétérinaire.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Marseille, mardi soir 1^{er} mai. — « Le paquebot des messageries impériales *le Simois*, qui a quitté Constantinople, le 23 avril, vient d'arriver. — Les nouvelles de Crimée, apportées par ce paquebot, sont du 21 avril. — Les Russes ont abandonné les batteries du Carénage. — Les forts du Mât, du Midi et de la tour Malakoff ont été réduits au silence. — La 4^e parallèle a été reliée aux autres travaux des alliés. — Le 19, les Russes ont tenté des sorties qui toutes ont été repoussées. — Dans la journée du 20, Omer-Pacha, lord Raglan et le général français Morris ont fait, avec 42,000 hommes, une forte reconnaissance dans la direction de Baïdar. Les Russes ont refusé le combat. Le vaisseau amiral *le Montebello* a lancé environ 200 bombes dans Sébastopol. Le 21, Iskender-Bey a opéré une nouvelle reconnaissance. — Lejolviv.

Le 19, les Anglais ont emporté deux embuscades devant la tour Malakoff. Dans cette affaire, le colonel anglais Egerton a été tué. Les Français ont occupé les batteries Blanches du Carénage abandonnées par l'ennemi. — La frégate qui transportait le premier détachement de troupes piémontaises était arrivée le 21 à Constantinople. — A la même date, 20,000 soldats français étaient déjà réunis au camp de Maslak. On dit que ce camp sera porté à 80,000 hommes. — Ilavas.

« Marseille, 1^{er} mai. — Balacava, 17 avril. — Dimanche 13, le magasin n^o 4 de l'attaque de droite a fait explosion; un homme a été tué et 3 blessés. Samedi 14, les Français ont mis le feu à trois mines sous la batterie du Mât, avec un succès partiel. Les Russes, craignant un assaut, ouvrirent une furieuse canonnade d'un bout à l'autre de la ligne. Les Français ont perdu 6 officiers et 500 hommes dans une sortie qui a eu lieu vendredi 15, dans la nuit. La perte des Russes a été énorme. Chaque nuit, un vaisseau de guerre lâche des bordées contre la ville. Les Russes reçoivent chaque jour des munitions. Ils construisent d'immenses travaux au Nord et à l'Est. Nos marins ont en 116 hommes tués et blessés. Deux déserteurs polonais annoncent qu'il y a 100,000 Russes dans le voisinage de Sébastopol, et qu'il en est arrivé 60,000 de Simféropol. Deux vaisseaux russes ont été brûlés hier, 16. Le feu est plus faible aujourd'hui des deux côtés. » (Times.)

chef du détachement lui a fait grâce de la vie.

— Et Osorio a tué l'officier? demandèrent quelques jeunes gens que ce récit avait indignés.

— Osorio l'a cherché en vain, déguisé en soldat français; mais le traître a quitté la Figuereta et a filé vers Barcelone, du moins c'est le bruit général.

En ce moment un sifflement aigu, et assez semblable à celui que produisent les martinets, se fit entendre à peu de distance de la Posada.

Les contrebandiers, habitués par la nature de leurs trafics à observer les moindres bruits extérieurs et à les commenter, dressèrent l'oreille à celui-ci qu'ils estimèrent aussitôt appartenir à la classe des signaux.

— Je sais ce que c'est, dit Gomez, c'est un ami. J'y vais.

Le maître de la Posada sortit et se dirigea vers le sentier par lequel il était venu et à la tête duquel, malgré l'obscurité, il distinguait une ombre noire se détachant sur les feuilles poudreuses de la forêt.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 1^{er} MAI.

5 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 67 70.
4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 93.

BOURSE DU 2 MAI.

5 p. 0/0 hausse 90 cent. — Fermé à 68 60.
4 1/2 p. 0/0 hausse 15 cent. — Fermé à 93 15.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etudes de M^e LECOY, avoué à Saumur, et de M^e CHASLE, notaire en la même ville.

A VENDRE UNE

PIÈCE DE TERRE,

Située commune de Distré,
Au lieu dit la Pièce-Carrée,
Appartenant à M^{me} AGNÈS, de Distré.

L'adjudication aura lieu par le ministère de M^e CHASLE, notaire à Saumur, et en étude,

Le dimanche 27 mai 1855, à midi.

DÉSIGNATION.

Une pièce de terre, située commune de Distré, contenant 1 hectare 26 ares 50 centiares, au lieu dit la Pièce-Carrée, joignant au nord le chemin du Champ-Blanchard, au levant le chemin du Moulin, au midi Fremont, au couchant Renard fils, de Distré.

PROPRIÉTÉ.

Cette pièce de terre appartient à dame Rosalie Fournier, épouse de M. René Agnès, propriétaire, demeurant commune de Distré, et lui provient des successions de ses père et mère.

PROCÉDURE.

Les sieur et dame Agnès étant mariés sous le régime dotal, la vente de l'immeuble ci-dessus désigné a été autorisée par jugement du Tribunal civil de Saumur, en date du 19 avril 1855. — Le même jugement a commis M^e Chasle, notaire à Saumur, pour procéder à ladite vente.

MISES A PRIX.

La pièce de terre dont s'agit sera jugée sur la mise à prix de 3,680 francs, fixée par ledit jugement, ci... 3,680 fr.

OBSERVATIONS.

Pour tous renseignements, s'adresser : soit audit M^e CHASLE, notaire, rédacteur et dépositaire du cahier des charges, soit à M^e LECOY, avoué pour la vente dont s'agit au nom de la dame Agnès, autorisée de son mari.

Rédigé à Saumur, le 1^{er} mai 1855.
(215) Signé : LECOY.

A VENDRE PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 13 mai 1855, à midi,
En l'étude de M^e CHASLE, notaire à Saumur,

UNE MAISON,

Située à Saumur, rue de la Gueule-du-Loup,

Consistant en un rez-de-chaussée, composé de 3 chambres, grenier au-dessus.

Vastes caves, écurie à côté, puits.
S'adresser à M. Paul VALLET, au Pont-Fouchard, ou audit M^e CHASLE.

A LOUER PRÉSENTEMENT,

JOLIE HABITATION, JARDIN y attenant, planté de 400 arbres fruitiers.
Le tout situé au Pont-Fouchard.
S'adresser à M. PINEAU-PRIER.

A LOUER

OU A VENDRE

UNE MAISON

Rue Centrière,

Occupée par M^{me} veuve Pellier.
S'adresser à M. FAUGÈRE. (718)

A VENDRE

DEUX CHEVAUX DE RÉFORME,
Un de 8 ans, l'autre de 10. — Allant parfaitement à la voiture.

S'adresser, au Coq, rue Saint-Nicolas, n^o 55. (213)

Etude de M^e MANDIN, notaire à Doué.

A AFFERMER

A moitié fruits,

Pour entrer en jouissance de suite,
LA PROPRIÉTÉ

DES VIGNAUX

Située commune de Brossay.

Cette propriété, située à quatre kilomètres environ de Doué, est en un seul tenant et comprend une superficie de vingt-cinq hectares, divisée en plusieurs pièces de terre closes de haies.

Elle est aujourd'hui en très-bon état de culture.

S'adresser, pour visiter les lieux et traiter, à M. GODBERT-THOMAS, demeurant aux Vignaux, auquel appartient la propriété. (138)

MAISON A VENDRE

Présentement,

Cette maison, située Grand'Rue à Saumur, ayant cour, écurie et autres servitudes, était occupée par M^{lle} Barthélemy et précédemment par M. le docteur Fardeau.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire à Saumur, ou à M. GUENOIS, rue du Paradis, 14. (188)

On demande UNE DEMOISELLE DE MAGASIN pour la Mercerie.

S'adresser à M. BAUD, rue Saint-Jean, 63. (203)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

MAISON, occupée par M. Delouche, place Saint-Michel, vue sur le Quai.
S'adresser à M. CHUDEAU père. (40)

Etude de M^e DION, notaire à Saumur.

A VENDRE

DE SUITE A L'AMIABLE,

UNE MAISON,

Située à Saumur, rue de Bordeaux,

Habitée par MM. Favre et Ratonis, consistant : au rez-de-chaussée, en un porche d'entrée, salon à manger, cuisine, petit salon parqueté, chambres sur la cour;

Au premier étage, un salon parqueté, une chambre à coucher parquetée, une autre chambre avec alcôve, deux cabinets;

Au 2^e étage, sur le derrière, deux chambres à coucher;

Et un grand grenier;

Cour avec pompe, écurie, remise, buanderie, place à fumier, deux lieux d'aisances et jardin.

S'adresser à M. GASNAULT-BODEAU, entrepreneur de travaux publics à Saumur, rue de Bordeaux, ou à M^e DION, notaire. (201)

A LOUER PRÉSENTEMENT MAISON,

64, Rue du Portail-Louis.

S'adresser à M^{me} veuve LINACIER, rue Bodin, ou à M. LINACIER.

A LOUER

EN TOTALITÉ ET PAR PORTIONS,

Pour entrer en jouissance à la Saint-Jean-Baptiste 1855,

UNE MAISON, située à Saumur, rue Haute-Saint-Pierre, n^o 13, dépendant de la succession de M. de Momi-gny.

S'adresser, pour traiter, à M^e DION, notaire à Saumur. (200)

VENTE A L'AMIABLE

D'un très-beau Mobilier

GARNISSANT L'HOTEL DU BELVÈDÈRE A SAUMUR.

Ce mobilier consiste en batterie de cuisine, porcelaine, cristaux, bois de lits, commodes, secrétaires, tables de nuit, 100 beaux matelas, lits de plume, traversins, oreillers, couvertures laine et coton, garnitures de rideaux de lits et croisées, en damas et mousseline. — 100 paires de draps en très-belle toile, 1,200 serviettes, un service en toile damassée à 24 couverts, candélabres, pendules, glaces, fauteuils, canapés, chaises, grande quantité de service Ruolz. Une très-jolie bibliothèque en acajou, garnie de différents ouvrages.

3,000 bouteilles vides, 1,800 bouteilles de vins de Bordeaux, Champigny et autres, eau-de-vie de Cognac, etc., etc.

Fourneau-cuisine admirablement confectionné, baignoires en cuivre et accessoires.

La Vente se fait, au comptant, chaque jour, de midi à 5 heures.

S'adresser à MM. DROUARD, rue de la Tonnelle;
NANCEUX, rue de la Comédie;
Et VOLANT, rue Royale. (205)

PARFUMERIE GLYCÉRIQUE DE BRUÈRE-PERIN,

Approuvée par la Société d'encouragement pour l'Industrie nationale.

VINAIGRE DE BRUÈRE-PERIN aromatique et dulcifié. Il remplace avec avantage toutes les préparations cosmétiques analogues, parce que l'action irritante et siccative que les eaux de Cologne et les vinaigres seulement aromatiques exercent sur les personnes dont la peau est irritable, se trouve neutralisée dans celui-ci, par sa combinaison avec la Glycerine, principe essentiellement adoucissant et assouplissant.

SAVON DE BRUÈRE-PERIN à la Glycerine. Ce savon pénètre et assouplit la peau, préserve les mains des crevasses et des gerçures, et facilite singulièrement le mouvement des doigts des personnes qui s'exercent sur le piano.

PÂTE DE BRUÈRE-PERIN, à la Glycerine. Cette pâte onctueuse est em-delicte et susceptible. Aussi est-elle préférée aux pâtes d'amandes, parce qu'elle a sur elles l'avantage de préserver les mains des crevasses et des gerçures, tout en les blanchissant et en adoucissant la peau.

ODONTINE ET ÉLEXIR ODONTALGIQUE. Ces dentifrices sont adoptés par les hommes de l'art pour blanchir les dents sans jamais les altérer et pour fortifier les gencives. L'honorable et savant membre de l'Académie de médecine qui en est l'auteur et qui a voulu les couvrir de l'autorité de son nom, a consigné, dans l'instruction qui les accompagne, les données scientifiques d'après lesquelles il les a composés, et la cause de leur supériorité sur la plupart des dentifrices connus. — Une instruction est jointe à chaque article. — Dépôt à Paris, rue Saint-Honoré, 154; à Angers, chez M. PELÉ, parfumeur; à Saumur, M. BALZEAU-PLISSON, coiffeur-parfumeur; à Segré, M. GÉRARD, libraire. (15)

HERBAGE

DE

L'ILE PONNEAU.

Ouverture le 6 mai 1855. Prix : 25 f. 60 c. pour 30 jours. On paiera en entrant.

S'adresser à M. Paul GRELLET, restaurateur près la Gare du chemin de fer. (222)

On demande un CLERC.

S'adresser au bureau du journal.

A LOUER

Présentement

Une PETITE MAISON, Grand'Rue, 49, appartenant à M. Daburon et joignant la sienne,

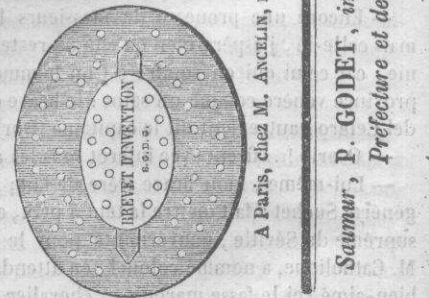
Occupée par M^{me} veuve Piette.
S'adresser à M^{me} veuve PIETTE, ou à M. DABURON. (679)



Les substances végétales que ce PURGATIF renferme ont été choisies et combinées, d'après la nouvelle méthode dépurative de M. DEHAUT, pour être prises et digérées en même temps que les meilleurs aliments et les boissons les plus fortifiantes, ce qui permet à chacun de choisir, pour se purger, le repas et l'heure qui conviennent le mieux pour n'être pas gêné dans ses occupations, tout en évitant le dégoût et la fatigue que les autres médecines occasionnent toujours. Ces avantages précieux sont constatés depuis 23 ans. — Ces pilules sont souveraines pour combattre la constipation et tous les maux qui en dépendent. — Comme simple purgation elles sont préférables aux autres médecines, parce que, n'exigeant ni tisane, ni diète, on peut, au besoin, les prendre pendant plusieurs jours de suite sans dégoût. — Mais ce purgatif agréable offre surtout des avantages importants dans le traitement d'une foule de maladies chroniques telles que : asthme, catarrhe, dartres, douleurs, gastrite, engorgements, migraine, scrofules, etc., etc., parce que la bonne nourriture qu'on prend en même temps permet aux organes digestifs de le supporter sans fatigue, pendant tout le temps nécessaire à la guérison. (Voir la brochure qui se donne gratuitement.) — Boîtes de 2 fr. 50 c. et de 5 fr., à Paris, chez M. DEHAUT, pharmacien, et à Saumur, chez M. GUICHARD, pharmacien. (149)



PAPIER SÉROFUGE
ANCELIN CHOUQUETTE
MÉTHODE PERFECTIONNÉE
POUR LE PANSEMENT DES
Vésicatoires et Laitières.
Ce papier a été filtré la séparation à mesure qu'elle se forme; il prévient l'irritation, l'agrandissement de la plaie, enlève l'écoulement de la plaie, enlève l'écoulement.
A Paris, chez M. ANCELIN, rue Saint-Honoré, 274.



Saumur, P. GODET, imprimeur de la Sous-Prefecture et de la Mairie.